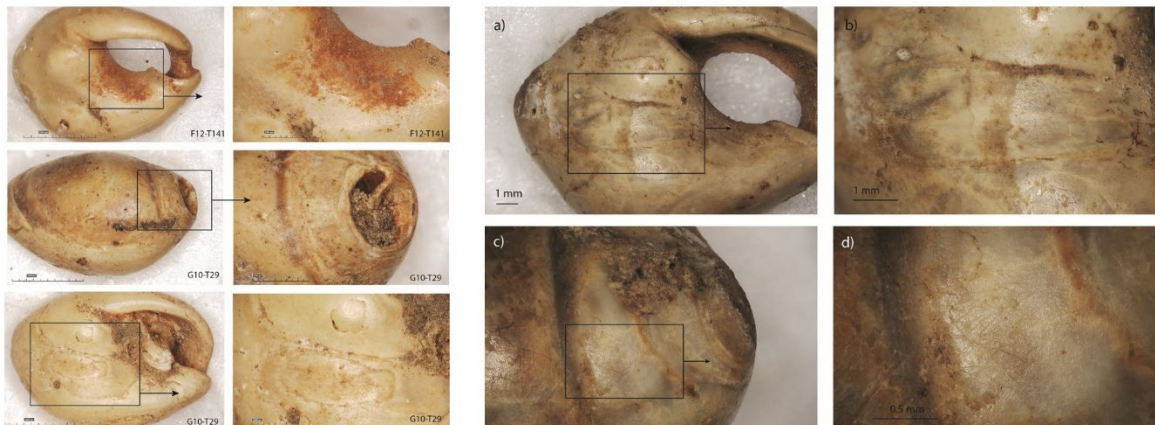




Université
Perpignan
Via Domitia

DES PARURES EN COQUILLES MARINES ÉCLAIRENT LES COMPORTEMENTS SOCIAUX DES *HOMO SAPIENS* SUR LE LITTORAL ATLANTIQUE MAROCAIN IL Y A PLUS DE 100 000 ANS

Une équipe internationale de scientifiques conduite par Emilie Campmast[†], de l'UMR TRACES, à l'Université de Toulouse Jean-Jaurès, et Matthieu Lebon, de l'UMR HNHP, au Muséum national d'Histoire naturelle, révèle aujourd'hui dans la revue *PLOS One* la mise au jour, dans la grotte marocaine d'El Mnasra, de 281 coquilles marines utilisées il y a environ 100 000 ans par *Homo sapiens* comme éléments de parures. Cette découverte, exceptionnelle par la quantité d'éléments retrouvés et par la diversité des traces de façonnage et d'utilisation observées, permet de comprendre comment nos ancêtres collectaient, préparaient et portaient ces premiers « bijoux » de l'humanité, et de mieux appréhender la diversité des expressions symboliques au cœur des très anciennes sociétés paléolithiques d'*Homo sapiens*.



Sur ces coquilles de la grotte d'El Mnasra, les archéologues ont pu observer des résidus de pigment, ainsi que des traces de façonnage, d'abrasion et d'usure, liées à leur usage comme parures corporelles © M. Lebon

Des parures corporelles intégrant des coquilles marines ont été retrouvées en abondance en Europe, sur des sites datant du Paléolithique supérieur (- 40 000 à - 10 000 ans). C'est par exemple le cas du fameux « collier de Cro-Magnon » en littorines de l'Atlantique, exposé au Musée de l'Homme. Mais, depuis une vingtaine d'années, les archéologues ont également découvert des éléments de parure bien plus anciens : un total de 288 coquilles marines, datées entre - 70 000 et - 140 000 ans, ont déjà été documentées jusqu'à présent sur 11 sites, en Israël, en Afrique du Nord et en Afrique du Sud. Elles sont considérées comme les plus anciens témoins de la modernité comportementale.

Ce précieux corpus est aujourd'hui presque doublé avec la découverte de ces 281 nouvelles coquilles, issues de la seule grotte d'El Mnasra, située à Témara, près de Rabat, sur la côte Atlantique du Maroc, datées entre - 114 000 et - 95 000 ans. Une manne pour les archéologues, qui peuvent en tirer de nombreuses informations : « *elles ouvrent une fenêtre inédite, très précise, sur la manière*

dont ces populations humaines exploraient le rivage tout proche et utilisaient ses ressources ! », s'enthousiasme Matthieu Lebon.

Les recherches qui ont permis cette découverte s'inscrivent dans le cadre d'un programme de fouilles et d'études pluridisciplinaires internationales, fruit de la collaboration scientifique et universitaire maroco-française, sous la houlette de l'Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine (INSAP) à Rabat et de la mission archéologique « El Harhoura-Témara » du Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN) et du Ministère de l'Europe et des Affaires étrangères à Paris. La grotte, minutieusement fouillée pendant plus de dix ans sous la direction de Mohamed Abdeljalil El Hajraoui, de l'INSAP, et de Roland Nespoulet, du MNHN, a livré, outre ces mollusques marins issus de la pêche à pied, des ossements humains, des ossements d'animaux témoignant de chasses spécialisées de gazelles, des outils et armes taillés grâce à des matériaux collectés et sélectionnés en fonction de leurs qualités, des traces de foyers délimités par des structures en pierre, et des minéraux (de l'hématite) récoltés et utilisés pour leur pouvoir colorant.

Autant de découvertes qui permettent de reconstituer les modes de vie et l'activité de ces *Homo sapiens*, qui disposaient de multiples savoir-faire et d'une excellente connaissance de leur milieu. Selon les scientifiques, il s'agirait de petits groupes nomades associés à la culture atérienne (propre au Maghreb), se déplaçant, au gré des saisons, du littoral atlantique jusqu'à l'arrière-pays.



Les fouilles méthodiques du site, supervisées par l'Institut national des sciences de l'archéologie et du patrimoine du Maroc (sous la direction de M.A. El Hajraoui et R. Nespoulet), ont livré une quantité exceptionnelle de coquilles, permettant une étude d'ampleur inédite.
© R. Nespoulet - E. Lesvignes

Focalisée sur les éléments de parure, l'étude a permis de comparer les coquillages découverts en contexte archéologique (principalement des *Tritia gibbosula*) avec ceux de l'environnement naturel, pour préciser leurs modes de collecte et de sélection. Les plus gros spécimens (les coquilles adultes) semblent avoir été préférés. Cette comparaison dévoile aussi les différences entre les altérations naturelles des coquilles et celles qui résultent de modifications liées au façonnage ou à l'usure des éléments de parure. L'étude a ainsi permis de remarquer que des traces similaires étaient observables sur les coquilles perforées et sur les coquilles non perforées. Les artisans paléolithiques utilisaient donc plusieurs techniques pour transformer les coquilles en perles, avec, dans le cas des coquilles non perforées, des attaches entourant la coquille ou des petits graviers permettant de bloquer finement un lien.

Si l'étude de ces « bijoux », parmi les plus anciens de l'humanité, est riche d'enseignements pour les scientifiques, c'est qu'ils correspondent à des objets standardisés présentant une signification symbolique partagée au sein d'un groupe humain particulier, ou d'autres groupes de la même culture. Ils sont considérés comme l'un des plus importants témoins archéologiques attestant de l'émergence d'interactions sociales complexes, et l'une des premières formes de « culturalisation » du corps humain. « *Le nouveau corpus de données apporté par cette étude permettra de mieux appréhender la diversité des expressions symboliques des sociétés paléolithiques* », estime ainsi Roland Nespoulet.

Référence :

Emilie Campmas¹, Matthieu Lebon², Catherine Dupont³, Manon Bondetti⁴, Eslem Ben Arous^{2,5}, Arnaud Lenoble⁶, Driss Chahid⁷, Pierre Lozouet⁸, Ludovic Bellot-Gurlet⁹, Mohamed Abdeljalil El Hajraoui¹⁰, Roland Nespoulet²

Aterian shell beads from the coastal site of El Mnasra Cave (Rabat-Témara, Morocco): Specificities of the north African MSA personal ornaments, *Plos one* (2026)

DOI : <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0338785>

¹ TRACES, UMR 5608-CNRS, Université de Toulouse, Toulouse, France,

² HNHP - UMR 7194, Muséum national d'Histoire naturelle, CNRS, Université de Perpignan Via Domitia, Musée de l'Homme, Paris, France

³ CReAAH, UMR 6566-CNRS, Université de Rennes, Campus Beaulieu, Rennes, France

⁴ Department of Archaeology/BioArch, University of York, York, Royaume-Uni

⁵ Max Planck Institute of Geoanthropology, Human Palaeosystems Group (MPI-GEA), Jena, Allemagne

⁶ PACEA-UMR 5199, Université de Bordeaux, CNRS, MCC, France

⁷ Université Cadi Ayyad Ecole Normale Supérieure de Marrakech, Laboratoire de Recherche Interdisciplinaire en Bioressources, Environnement et Matériaux (LIRBEM), Maroc

⁸ Muséum national d'Histoire naturelle, Direction des Collections, Paris, France

⁹ Sorbonne Université, CNRS, de la Molécule aux Nano-objets : Réactivité, Interactions et Spectroscopies, MONARIS, Paris, France

¹⁰ Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, Rabat, Maroc

UN HOMMAGE À ÉMILIE CAMPMAS

La co-première autrice de cet article, Émilie Campmas, a été emportée par un cancer en 2019 à l'âge de 35 ans. Chercheuse au CNRS à Toulouse (UMR TRACES), elle développait des problématiques de recherche innovantes, notamment au Maghreb. Avec la mise en évidence de l'exploitation du milieu côtier et des ressources littorales par les populations du *Middle Stone Age* et du *Late Stone Age* ayant peuplé les côtes marocaines, Émilie s'apprêtait à interroger le degré de variabilité des comportements humains dans différents types d'environnements et leur impact sur l'organisation socio-économique des chasseurs-cueilleurs préhistoriques. Dynamique et ouverte, elle participait à de nombreux programmes de recherche, en tant que membre active, mais aussi comme coordinatrice. Elle était très appréciée, notamment pour son intégrité scientifique, sa gentillesse et son sens du collectif. Ses co-auteurs tiennent à saluer son parcours scientifique, riche et stimulant intellectuellement, qui les a inspirés pour poursuivre la dynamique de recherche passionnante qu'elle avait initiée. En 2021, un colloque international a été organisé pour saluer son parcours. Créée en 2020, l'association Emilie Campmas (AssEmCa) décerne chaque année un prix à une jeune chercheuse ou un jeune chercheur en archéologie, et développe des projets « Art et Science » tournés vers le grand public.

CONTACT PRESSE

Cécile Bonneau

01 44 05 73 23

presse.mdh@mnhn.fr

Musée de l'Homme - 17, place du Trocadéro - Paris 16^e - www.museedelhomme.fr